

La médecine byzantine: une réévaluation nécessaire

Marie-Hélène Congourdeau

► **To cite this version:**

Marie-Hélène Congourdeau. La médecine byzantine: une réévaluation nécessaire. Revue du Praticien (La), J B Bailliere et Fils, 2004, 54 (15), pp.1733-1737. <halshs-00693544>

HAL Id: halshs-00693544

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00693544>

Submitted on 7 May 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La médecine byzantine Une réévaluation nécessaire

Paru dans *Revue du Praticien*, tome 54, n° 15, 15 oct. 2004, p. 1733-1737.

Longtemps considérée comme d'un apport mineur, la médecine byzantine se révèle à l'analyse plus riche que prévu : peu d'innovations théoriques mais surtout l'invention de véritables hôpitaux où l'on soigne et où l'on enseigne.

Les hasards d'une recherche sur l'Internet m'ont récemment amenée sur une page où j'ai trouvé l'affirmation suivante: « *Les Byzantins, avant d'être chrétiens, puis devenus chrétiens des catacombes, soignaient leurs malades avec le respect de l'art d'Hippocrate. Sitôt sortis de leurs Kryptireia (catacombes) et acceptés comme membres de la Religion officielle des Empereurs, ils remplacèrent la médecine rationnelle par des amulettes.* »¹ Nous avons ici l'expression d'une opinion largement répandue sur «l'obscurantisme byzantin»² que j'espère contribuer à dissiper au cours de cette présentation.

POUR SE SOIGNER : LE SAINT OU LE MÉDECIN ?

L'opinion rapportée ci-dessus n'est pas totalement sans fondement. Il est vrai que certains manuels de thérapeutique byzantins intègrent amulettes et incantations dans leurs listes de remèdes; et si on limite ses lectures aux récits de miracles opérés par des saints, on y trouve une certaine hostilité envers la médecine « profane », moins efficace que l'intercession du saint ou l'huile qui brûle devant les icônes, et envers les médecins qui font payer cher leurs soins inopérants, alors que les saints dispensent gratuitement leurs soins miraculeux. Mais ce sont là les lois du genre hagiographique, de même que les appels à mettre sa confiance en Dieu seul en cas de maladie relèvent du genre spirituel. On trouve aussi, dans la littérature byzantine, un état d'esprit pragmatique qui, dans la foulée des Pères de l'Église (Basile de Césarée, Jean Chrysostome), estime que si Dieu a donné aux hommes l'intelligence et aux plantes des vertus curatives, c'est pour que les premiers utilisent les secondes. Lorsque le moine Dorothee, responsable d'une infirmerie monastique dans le désert de Gaza, au VI^e siècle, demande à son père spirituel s'il n'est pas dangereux pour son âme de lire les livres de médecine profane, ce dernier lui réplique qu'il doit tenir compte de ses responsabilités et que « *la science médicale n'empêche personne d'avoir de la piété* ». Par ailleurs, il est

¹ <http://www.basiley.com/historiettes/h6.html>

² Rappelons que l'Empire byzantin, partie orientale de l'empire romain, vécut jusqu'à la prise de sa capitale Constantinople par les Ottomans en 1453.

vrai qu'il exista à Byzance des sanctuaires consacrés à la guérison miraculeuse, dans la ligne directe des sanctuaires antiques dédiés à Asklépios: les malades venaient y implorer le saint, dormaient dans l'église et, dans le meilleur des cas, se réveillaient guéris. Mais ces sanctuaires étaient souvent associés à des établissements médicaux: tel le *Kosmidion* de Constantinople, qui jouxtait l'église des saints Côme et Damien, et où les malades pouvaient se faire soigner, et même opérer, dans toutes les règles de l'art d'Hippocrate et de Galien.

D'HIPPOCRATE AUX MANUELS DE THÉRAPEUTIQUE

Quand on cherche à connaître la médecine d'une civilisation, on commence par recenser les œuvres médicales. Byzance n'en manque pas. Tout d'abord, les grands auteurs de l'Antiquité (principalement Hippocrate et Galien) furent copiés tout au long de l'époque byzantine, et nombre de manuscrits sur lesquels reposent nos éditions critiques sortent d'ateliers byzantins. Mais les médecins byzantins ne se contentèrent pas d'être des copistes et des antiquaires.

Du IV^e au VII^e siècle furent composées de grandes compilations des médecins antiques. Celles-ci sont dues à la plume de grands médecins comme Oribase, médecin de l'empereur Julien (V^e s.), Aétios d'Amida, médecin de Justinien (VI^e s.), Paul d'Égine, médecin à Alexandrie en 642 lors de la prise de la ville par les Arabes, ou Théophile le Prôtospathaire (IX^e s.). L'intention de ces compilateurs, qui ne se privaient pas de corriger les textes au besoin, était de fournir aux médecins des manuels encyclopédiques recueillant et classant thématiquement (par organe ou par maladie) les traités savants des médecins d'autrefois. Ils ont, ce faisant, conservé de nombreux passages de traités perdus depuis, comme ceux d'Athénée ou d'Arétée de Cappadoce. Ces grandes encyclopédies étaient utilisées surtout pour l'enseignement de la médecine: les descriptions anatomiques et les théories médicales y gardent une place de choix. Vinrent, dans la foulée, des manuels essentiellement pratiques: manuels de thérapeutiques classés « de la tête aux pieds » et fournissant aux praticiens, pour chaque affection, une liste de recettes; manuels de « simples » énumérant les propriétés thérapeutiques des plantes, animaux et minéraux, régimes alimentaires et règles de vie pour garder la santé: tels les ouvrages d'Alexandre de Tralles (VI^e s.), Paul de Nicée (IX^e s.), Théophane Chrysobalantès, médecin de Constantin VII (Xe s.), Jean Zacharias l'*aktouarios* au XIV^e s.

La fortune des « recettes »

Mais la plus abondante littérature (la plus insaisissable aussi, tant ses éléments sont

mouvants) est celle des *iatrosophia*, qui se multiplient à partir du Xe siècle. Ils partagent avec les précédents le fait d'être des manuels à objectif éminemment pratique. Mais au lieu d'être les œuvres d'auteurs déterminés sous le nom desquels ils sont recopiés, ce sont des compilations de remèdes collectés à partir de plusieurs sources, souvent anonymes, parfois pseudonymes. Avant l'imprimerie, les manuscrits reproduisaient généralement un texte fixe avec un minimum de variantes. Ici, au contraire, chaque exemplaire est un *unicum*, celui qui le recopie (pour son usage privé ou celui d'un hôpital) n'ayant aucun scrupule à changer le texte s'il connaît une recette plus efficace, qu'il l'ait lue ailleurs ou qu'il l'ait inventée. Le but de ces ouvrages étant uniquement pratique, seule compte l'efficacité: ainsi les recettes sont-elles collectées à partir de sources diverses, débarrassées de leur argumentaire théorique. S'y côtoient recettes inventées par Hippocrate, Galien ou Dioscoride, mais aussi traductions de recettes latines, arabes, persanes, hébraïques, recettes scientifiques ou magiques, voire incantatoires. Souvent la rédaction d'une recette est assortie d'un commentaire: « éprouvé », « efficacité sûre », « je l'ai essayé, il est bon », « j'ai observé que... ». Certains de ces *iatrosophia* se présentent comme une « liste des traitements thérapeutiques compilés par des médecins selon la coutume de l'hôpital »: ce sont les manuels dans lesquels les médecins d'un hôpital consignaient les traitements qui s'étaient révélés efficaces dans le soin des patients. À ces productions byzantines, il faut ajouter des traités ou des manuels traduits des langues étrangères: le bassin méditerranéen, durant l'Antiquité tardive et le Moyen Âge, connaît une circulation intense des informations et des idées, particulièrement dans les domaines scientifiques. Signalons simplement, traduits de l'arabe (outre, dans les manuels, quantité de recettes empruntées à Avicenne): le traité de Razi sur la variole (probablement traduit au XIe s. par le médecin arabisant Syméon Seth); les *Ephodia*, traduction du *Zad al-Musafir* (manuel du pèlerin) d'Ibn al-Gazzar, qui connut une grande diffusion du Xe au XVe s.; des listes d'antidotes traduites du persan à la fin de l'Empire par Grégoire Chioniadès ou Constantin Méliteniotès.

COMMENT ON SOIGNAIT À BYZANCE

Une nouveauté: l'hôpital

Dans l'Antiquité tardive, la médecine était pratiquée généralement par des médecins municipaux, les *archiatroi*³, relevant des cités et rémunérés par elles, des

³ *Iatros*, en grec, désignant le médecin, *Archiatros* désignait un médecin dont la compétence était reconnue et qui avait un poste officiel.

médecins privés (qui se constituaient une clientèle issue des classes les plus aisées) et des médecins itinérants. Les armées disposaient aussi de médecins militaires. Les patients se faisaient soigner chez eux (dans le cas de la médecine privée) ou dans des dispensaires (*iatreia*).

À partir du IV^e s., dans l'Orient chrétien, de véritables hôpitaux commencent à se dégager de la masse des hospices divers accueillant pauvres, pèlerins, étrangers, orphelins. C'est dans les grandes villes, Antioche et surtout Constantinople, que des moines organisent des lieux où ne sont accueillis que les malades, pris en charge par des moines-médecins. De grands évêques, comme Basile à Césarée ou Jean-Chrysostome à Constantinople, suivent ce premier mouvement monastique et organisent des hôpitaux où, dans un premier temps, seuls les malades pauvres sont accueillis. De cette époque, on peut dater la léproserie de Zôticos ou le *xénon*⁴ de Sampson (établissements appelés du nom de leur fondateur) à Constantinople. Le VI^e siècle connaît une évolution notable. L'empereur Justinien décide que les *archiatroi* municipaux seront affectés non plus aux dispensaires municipaux, mais aux hôpitaux monastiques qui commencent à se répandre; les subventions municipales qui y étaient rattachées suivent le même chemin. Ces hôpitaux sont mis sous la dépendance des évêques. Le rattachement des *archiatroi*, médecins à la compétence reconnue, à ce qu'on commence à appeler les *xénons*, entraîne une double évolution : tout d'abord, les pauvres accueillis dans ces *xénons* accèdent plus facilement à une médecine de qualité, alors qu'ils étaient jusqu'alors soignés parfois avec plus de dévouement que de science ; par ailleurs, des riches commencent à venir se faire soigner dans ces hôpitaux, qui ne relèvent plus de la catégorie d'établissement charitable mais de véritable établissement de soin⁵. Au XII^e siècle, de nouveaux changements apparaissent, liés à l'évolution de la société byzantine. Comme la plupart des fondations de cette époque, les nouveaux hôpitaux ne dépendent plus de l'évêque, mais ils jouissent d'une grande autonomie, selon la volonté de leurs fondateurs. Ces derniers, souvent des empereurs, fondent en général un monastère indépendant, auquel est rattaché un hôpital. Le supérieur du monastère est responsable du financement de l'hôpital et de ses relations avec l'administration impériale, libérant de ces tâches le directeur de l'hôpital (le *nosokomos*), qui du coup n'a en charge que ce qui concerne le personnel médical et la marche des services. Bien que l'hôpital dépende du monastère, le personnel est, sauf exception, laïque. Les plus grands ensembles monastère-hôpital de

⁴ Le mot *xénon*, construit sur *xénos* (étranger) désigne d'abord un hospice accueillant les étrangers pauvres, surtout pèlerins. Une évolution sémantique, correspondant à une évolution des fondations charitables, en réservera l'usage à la désignation d'un hôpital accueillant des malades pour les soigner.

⁵ C'est la différence avec les hospices occidentaux qui mettront des siècles à connaître la même évolution, en grande partie sous l'influence des contacts avec l'Orient.

Constantinople sont de fondation impériale: le Myrelaion, fondé par Romain Ier au Xe s., les Manges, fondés par Constantin IX au XIe s., le Pantocrator, fondé par Jean II au XIIe s., et le Kralj de Pétra⁶, fondé par le kral serbe Uros II Milutin au XIVe s. La réputation de ces hôpitaux est telle que l'empereur Alexis Ier, au XIe s., choisira de se faire soigner aux Manges, tandis que la belle-sœur de Manuel Ier, au XIIe s., ira au Pantocrator.

La hiérarchie des médecins

L'efficacité reconnue de la médecine byzantine doit beaucoup à une organisation bien définie, connue pour la capitale, et qu'un historien a pu comparer à une guilde. Le médecin personnel de l'empereur, qui porte le titre d'*aktouarios*, supervise l'ensemble des médecins de Constantinople. Certains nous sont connus: Michel Pantechnès, médecin de Jean II; Nicolas Myrepsos, *aktouarios* à Nicée durant l'exil dû à l'occupation de Constantinople par les croisés (1204-1261) puis *archiatros* des Manges, auteur d'un *Antidotarium* qui connaîtra un grand succès en Occident, Abram, un médecin arabe qui fut « *aktouarios* des Manges et *archiatros* impérial ». Cette mention d'un médecin arabe supervisant les médecins byzantins témoigne que seule la compétence médicale était prise en compte: en 1437, Nicolas de Cues, un Occidental de passage à Constantinople pour préparer l'Union des Églises, dit avoir rencontré un Turc, responsable des hôpitaux de la ville, qui mourut peu après en soignant des pestiférés. Dans les hôpitaux, sous la direction du *nosokomos*, les *archiatroi* sont des médecins diplômés, parfois spécialisés dans la chirurgie, l'ophtalmologie ou la gynécologie. Ils sont aidés par des assistants, les *hypourgoi*, qui parachèvent leur formation médicale et que l'on peut comparer à nos internes. Toute une gamme d'infirmiers et d'aides divers décharge les médecins des tâches matérielles.

Comment fonctionne un hôpital byzantin?

Les hôpitaux sont financés par des subventions impériales et des dons privés, ainsi que par les revenus de domaines qui leur sont donnés ou légués. Ils sont exemptés de taxes. Les responsabilités administratives et financières sont exercées par le monastère dont ils dépendent. Les médecins peuvent donc se consacrer à leurs fonctions médicales.

⁶ Plus précisément : l'hôpital rattaché au monastère du *Prodromos* (saint Jean-Baptiste) fondé par le *kral* (empereur) de Serbie, dans le quartier de Pétra à Constantinople.

Nous connaissons bien l'organisation interne d'un hôpital grâce à plusieurs documents, dont le plus riche est le *Typikon* (règlement) du monastère du Pantocrator, qui détermine aussi bien la marche de l'hôpital que celle du monastère dont il dépend⁷ L'hôpital du Pantocrator peut accueillir 50 malades répartis en cinq salles: une pour les blessés (10 lits), une pour les malades des yeux ou des entrailles (8 lits), une pour les femmes (12 lits), et deux salles communes de 10 lits chacune. Chaque salle est chauffée par un poêle. Il faut compter aussi une salle d'opération, des bains et un dispensaire pour les patients externes. Les malades sont soignés par des médecins diplômés, des assistants titulaires, des assistants surnuméraires ; certains de ces assistants doivent assurer des gardes de nuit. Parmi le personnel de l'hôpital, on compte aussi un pharmacien assisté par des herboristes, et un *didascale* (professeur) chargé de l'enseignement. L'hôpital du Pantocrator dispose aussi de cuisiniers, boulangers, blanchisseuses et... fossoyeurs. Un bâtiment annexe abrite une léproserie.

Un trait caractéristique du Pantocrator, qu'il devait partager avec les autres hôpitaux, est la répartition des heures de travail des médecins. Ceux-ci doivent travailler un mois sur deux à l'hôpital pour un salaire minime; mais le mois où ils ne sont pas en service, ils ont le loisir de visiter leur clientèle privée, composée de riches Constantinopolitains qui paient grassement le privilège d'être soignés à domicile. Il n'empêche que ces riches malades, lorsque la maladie se révèle grave, ne dédaignent pas de se faire admettre à l'hôpital pour bénéficier des meilleurs traitements. La seule restriction à cette activité de médecine privée est que les médecins ne doivent pas se déplacer hors de Constantinople: sans doute un vestige du temps où les *archiatroi* étaient des médecins municipaux.

Apprendre la médecine

L'enseignement de la médecine est libre : ainsi, certains médecins peuvent donner des cours dans des établissements privés; la connaissance de la médecine n'est pas l'apanage des médecins, elle fait partie de la culture des Byzantins, comme en témoignent les correspondances et nombre d'œuvres littéraires, comme le long *Poème Médical* de l'érudit Michel Psellos au XIe s.

Mais la plupart des praticiens sont formés dans l'enseignement public. Le responsable de cette formation est le « didascale des médecins » nommé par l'État, et qui est sous la dépendance de l'*aktouarios*. Il est chargé de dispenser un enseignement théorique de base. Nous en connaissons plusieurs: Michel Italikos au

⁷ Paul Gautier, Le typikon du Christ Sauveur Pantocrator, *Revue des Etudes Byzantines* 32, 1974, p. 1-145.

XI^e s., Jean Zacharias au XIV^e s., Jean Argyropoulos au XV^e s. (qui enseigna dans le *xénon* du Kralj). Public ou privé, l'enseignement théorique ressemble à peu près à ce que nous en dit Michel Italikos, dans une lettre à l'impératrice Irène: « *Je dois enseigner aux médecins les réalités cachées de la nature, et les introduire aux œuvres d'Hippocrate et de Galien [...] Vers moi accourent des multitudes de médecins qui, sous ma direction, étudient les uns les squelettes, les autres l'anatomie, d'autres les espèces de pouls et les diagnostics qu'on en retire, chacun une spécialité...* »⁸

À cet enseignement théorique s'ajoute une sorte de stage pratique de durée indéterminée, comme assistant (*hypourgos*) dans un hôpital. L'étudiant accompagne les *archiatroi* dans leur tournée journalière des malades de l'hôpital, participe au diagnostic et au traitement, assure des gardes. À l'issue de cette formation pratique, il passe un examen sanctionné par un diplôme qui le fait accéder au grade d'*archiatros* diplômé; ce diplôme, qui lui est remis par l'*aktouarios*, lui donne l'autorisation d'exercer la médecine dans un hôpital. Vers la fin de l'Empire, un grand centre d'enseignement de la médecine est le Kralj de Pétra, qui comporte, outre les bâtiments traditionnels, une bibliothèque et un atelier de copie d'où sortiront de nombreux manuscrits médicaux. Un historien qui a étudié cette activité d'enseignement et de recherche en médecine conclut: «*Nous pouvons voir à travers l'étude des manuscrits issus de cet atelier [celui du Kralj] les médecins byzantins créant de nouvelles connaissances, les appliquant au traitement de leurs patients, améliorant leur corpus de données scientifiques et rassemblant de nouvelles informations* »⁹.

LA MÉDECINE BYZANTINE : LE CONTRAIRE D'UNE DÉCADENCE

On est loin de la caricature de la médecine byzantine qui a longtemps été présentée comme une lente décadence après l'époque prodigieuse des médecins antiques. Certes, les auteurs médicaux byzantins n'ont pas fait de grandes découvertes scientifiques comme leurs prédécesseurs grecs; certes, ils se sont souvent contentés de répéter ce que ceux-ci avaient dit et d'emprunter aux autres traditions médicales (arabes et persanes surtout)¹⁰.

Mais la recherche récente montre qu'on leur doit un certain nombre d'innovations. Ainsi, une vie de saint du IX^e s. décrit une opération d'extraction de calculs rénaux sans incision, ce que les Anciens ne savaient pas faire¹¹. Par ailleurs, plusieurs

⁸ Paul Gautier, *Michel Italikos. Lettres et discours*, Paris, 1972.

⁹ Pedro Badenas de la Pena, Byzantine medical book and the diffusion of Byzantine medicine in the Eastern Mediterranean, *Medicina nei Secoli* 11/3, 1999, p. 461-76.

¹⁰ *Medicina nei Secoli* 11/ 2-3, 1999 : deux fascicules consacrés à la médecine byzantine.

¹¹ *Vie de Théophane* par Nicéphore le Skeuophylax, in *Theophanis Chronographia*, éd. de Boor,

témoignages nous montrent que la dissection de cadavres, qui ne fut autorisée dans l'Antiquité que durant un court laps de temps, à Alexandrie, fut couramment pratiquée à Byzance, permettant d'affiner les diagnostics¹².

En Occident, à la Renaissance encore, les étudiants en médecine déterraient de nuit les cadavres car la dissection humaine était interdite. La pratique de la chirurgie à Byzance est attestée par les listes d'instruments chirurgicaux et par des récits d'interventions comme la séparation de siamois au Xe s.¹³ D'autre part, les manuels de thérapeutique nous offrent parfois des observations personnelles des copistes, eux-mêmes médecins, qui témoignent d'un travail de réflexion, de mise à jour, voire de réfutation des grands auteurs de l'Antiquité.

Le grand apport de Byzance à l'évolution de la médecine fut certainement la priorité donnée à la pratique et à l'efficacité. Plus qu'à l'anatomie ou à la physiologie, les médecins byzantins s'intéressèrent à la thérapeutique.

L'organisation des hôpitaux, l'enseignement très encadré de la médecine, l'importance du stage pratique, la rédaction par les médecins hospitaliers de manuels de thérapeutique où ils consignaient les remèdes efficaces, le recours à toutes les traditions (arabe, latine, persane) en sus de la grande école médicale de l'Antiquité, sans a priori autre que l'aptitude à guérir: en tout cela, les Byzantins se montrèrent, sinon de grands théoriciens, du moins de grands praticiens de la médecine. Il est temps que les stéréotypes du genre de celui que nous avons cité en introduction cèdent la place à une connaissance plus exacte de la médecine byzantine, voire à une reconnaissance, dans tous les sens de ce mot¹⁴

Marie-Hélène Congourdeau

Leipzig, 1883. La découverte de nombreux cathéters et leur description dans des listes d'instruments montre que les Byzantins, loin de se contenter de saigner les patients pour toutes sortes d'indications, cherchaient le plus souvent à utiliser des thérapies non sanglantes.

¹² Aristote écrit au IV^e s. av. J.-C. : « Les parties intérieures de l'homme sont presque complètement inconnues, si bien qu'il faut se reporter à celles des autres animaux dont la nature ressemble le plus à l'homme. » (*Histoire des Animaux*, 494 b 22). Galien disséquait des singes pour connaître l'anatomie humaine. Au contraire, à Byzance, dès le VII^e s., un moine-médecin écrivait: « Si tu fends le corps d'un mort, tu trouveras dans le corps les trois éléments que sont le phlegme, l'humeur et la bile, mais tu ne trouveras pas de sang. » (Anastase le Sinaïte, *Question* 96). Michel Italikos fait l'éloge de Michel Pantechnès, célèbre pour ses dissections (cf. L. J. Bliquez, A.Kazhdan, Four testimonia to human dissection in Byzantine times. *Bull. of the History of Medicine* 58, 1984, p. 58: 554-7; R. Browning, A further testimony to human dissection in the Byzantine World, *Bull. Hist. Med.* 59, 1985, p. 518-20)

¹³ Pentagalos GE. A surgical operation performed on Siamese twins during the tenth century in Byzantium. *Bull. Hist. Med.* 58, 1984, p. 99-102.